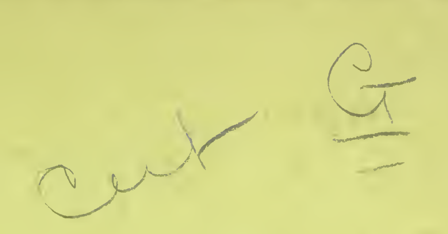

GAVARNI







ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.
— Papeterie du Marais et de Sainte-Marie.

ŒUVRES CHOISIES

DE GAVARNI

Revues, corrigées et nouvellement classées par l'Auteur.

— ÉTUDES DE MŒURS CONTEMPORAINES. —

FOURBERIES DE FEMMES EN MATIÈRE DE SENTIMENT.
— CLICHY. — PARIS LE SOIR. —

AVEC DES NOTICES EN TÊTE DE CHAQUE SÉRIE,

PAR MM. LAURENT-JAN, LIREUX & LÉON GOZLAN.



PARIS — 1846
PUBLIÉ PAR J. HETZEL,
RUE RICHELIEU, 76; — RUE MENARS, 10.



GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

FOURBERIES DE FEMMES

EN MATIÈRE DE SENTIMENT.



J. HETZEL.

1846

FOURBERIES DE FEMMES.

Les hommes appellent défauts, chez les femmes,
toutes les qualités qu'ils n'ont pas.

ŒHLNSTHSCHWRTZ,

Nom de philosophe prononcé au delà du Rhin.

Pour être d'un Allemand dont le nom se perd dans l'obscurité des consonnes les plus impraticables, cet axiome n'en est pas moins d'une vérité lumineuse, et d'un facile accès.

En effet, à entendre les hommes quand leurs ruses vulgaires ont échoué devant la candeur habile de la femme qu'ils voulaient tromper, ne dirait-on pas que leur propre vertu est la seule cause de leur insuccès? Ne retournent-ils pas constamment leur maladresse en franchise, et leur sottise en loyauté? Voyez-les surtout lorsque, dans leur grosse finesse, ils ont interprété au rebours la simplicité d'une femme. Une fois dans le piége qu'ils ont creusé de leur propre doute, que d'imprécations, de colères et de gémissements! Une bête fauve, prise par la patte, montre vraiment plus d'héroïsme et de dignité. — De ce moment, toutes les secourables condescendances des femmes pour notre jalouse irritabilité ; toutes les exquises tendresses de leur cœur ; tous les délicieux raffinements de leur sensibilité ; tous les voiles protecteurs qu'elles mettent, avec tant de grâce et de poésie, entre les yeux de ceux qu'elles aiment et la vérité trop vive; toutes ces merveilleuses délicatesses de leur âme et de leur esprit, ne sont plus que dissimulations, coquetteries et mensonges. — Mais écoutons-les toujours, car c'est alors que les hommes sont superbement niais. — Oh ! oh ! s'écrient-ils, en faisant la grosse voix, nous sommes les forts, nous sommes les courageux, nous sommes les maîtres, nous autres; et, de par Dieu! (*le juron varie*) pour l'emporter, de haut et en toute chose, sur ces femmes que leur seule faiblesse défend, il nous suffirait de le vouloir...... Mais, ajoutent-ils, sans rire, et en prenant des allures de père noble, cette lutte de ruse répugne à

la noblesse de notre sexe, et nous cédons de grand cœur à l'autre la suprématie de l'astuce, et la royauté de la Fourberie.

Là-dessus, ces messieurs se drapent majestueusement dans leur dédain, car il est convenu que ce gros mot lâché, l'orgueil masculin est sauf et parfaitement vengé.

C'est ainsi que, chaque jour, les hommes font à leurs dépens hausser tant de blanches épaules, et sourire tant de frais visages. —Vanité misérable et puérile. — Comment, parce que les femmes savent mieux que nous employer la vérité, il faut les accuser d'affectation et d'imposture! Mais d'abord, quelle est donc cette vérité au nom de laquelle les hommes veulent excuser la lourdeur de leur imagination? Est-ce que, par hasard, ils la croiraient une et indivisible comme feu la république française? L'erreur serait par trop adorable. Il y a beaucoup de mensonges, dites-vous; eh bien, puisque chaque mensonge est le contraire d'une vérité, il doit y avoir précisément autant de vérités que de mensonges. Pas une de plus, pas une de moins — Et que de vérités les femmes ont alors! Vérités du jour, vérités de la veille, vérités du lendemain, vérités simples, vérités adroites, vérités difficiles, et même vérités franches; vérités de la jeune fille, vérités de la maîtresse, vérités de l'épouse, toutes vérités plus vraies les unes que les autres, sinon pour celles qui les disent, du moins pour ceux qui les croient, — et c'est tout ce que demande la vérité. — Voilà ce que les femmes connaissent toutes; voilà ce qui fait leur science en candeur, et notre balourdise en tromperie; voilà enfin ce que nous devons tous avouer, au lieu de gémir ou de faire les méchants.

Toutefois, si les hommes pouvaient essayer de se défendre contre ce brillant répertoire de la franchise féminine, on excuserait peut-être leurs folles rodomontades. Mais les malheureux ne possèdent, hélas! que deux vieilles vérités toujours les mêmes, les vérités de Figaro; à savoir : la tout à fait fausse, et la tout à fait vraie; celle de Basile et celle d'Antonio, c'est-à-dire, la calomnie ou la sottise. — Oui ou non, blanc ou noir, et c'est tout. — Mon Dieu oui! deux pauvres vérités si usées, si usées, que deux faussetés un peu neuves seraient vraiment plus honnêtes. Ne voilà-t-il pas un joli bagage pour se promener dans la vie? Quelle misère! Etonnez-vous donc après ça d'être toujours vaincus, et reprochez encore aux femmes de manque de vérités!

Mais en admettant même que les femmes exagèrent parfois cette politesse de leur cœur que nous nommons si durement hypocrisie, il faudrait encore reconnaître combien il est facile de ne pas s'y tromper. Si un homme veut absolument qu'on lui jure une chose fausse, il est vrai que, pour le satisfaire, on lui fera le serment demandé, mais aussitôt un sourire correctif ou un geste consciencieux viendra certainement démentir la parole. A moins de crier gare ou d'allumer un lampion, il nous semble peu aisé de désigner un péril d'une façon plus claire. Maintenant si votre vanité ne veut croire ni le geste ni le sourire, ne vous en prenez qu'à elle de l'erreur où vous tombez. — Pour les phrases à triple sens, il faut tâcher de trouver le vrai, sans jamais excuser la pauvreté de son esprit aux dépens de cette admirable richesse de la langue des femmes. Richesse! dites-vous. Oui, richesse; car si un fleuve fertilise plus de contrées en raison de ses méandres, plus une phrase a aussi de détours, plus elle féconde de pensées.

En dépit de ces raisons aussi justes que connues, les hommes n'en crient pas moins à la fourberie, au plus innocent mensonge qu'ils croient comprendre dans la femme qu'ils aiment. — Pour eux, c'est autre chose; leur grossièreté se change en rondeur, et leur dureté en indépendance. Ils peuvent mentir impudemment, froisser brutalement les plus chers sentiments du cœur, insulter sottement aux plus chastes croyances, jouer même les esprits forts en sacrifiant à la raillerie jusqu'à l'honneur de leur famille; cela est franc, cela est loyal, cela n'est pas fourbe. — Non, certes, car c'est infâme. — Cependant, comme le but de toute chose, en ce monde, n'est pas le vrai, mais le bien, il s'agit de s'entendre un peu à ce sujet. — Ces délicates attentions des femmes pour toute vérité qui nous est blessante; ce respect touchant pour notre bonheur, quand elles savent que ce bonheur n'existe plus; ces douces et inquiètes prévenances pour éloigner tout soupçon de notre esprit lorsque nous avons perdu leur amour; vous appelez cela fourberies? Eh bien, soit, va pour fourberies. Mais alors comme les femmes nous sauvent autant de douleurs par leurs ingénieux mensonges que vous en causez par votre sotte franchise, Dieu nous conserve leur fourberie, et nous garde de votre vertu

LAURENT-JAN.



— Henri est fort bien... mais je crois que c'est Charles que j'aime le mieux.

— Alors, épouse Henri.

Par Gavarni.

Gravé par Corbay





— Comment saviez-vous, papa, que j'aimais mosieu Léon ?

— Parce que tu me parlais toujours de mosieu Paul.

Par Gavarni.   Gravé par Lavieille





— Quand je pense que M. Coquardeau va être mon mari, ça me fait de la peine pour Alexandre.

— Et à moi pour Coquardeau.

Par Gavarni Gravé par Castan





Vois-tu, ma petite, quand un amoureux commence à devenir dangereux, faut se dépêcher d'en avoir deux... après on ne peut plus, et on fait des bêtises !

Par Gavarni Gravé par Lavieille.





Oui, ma chère, mon mari a eu l'infamie de faire venir cette créature dans ma maison, sous mes yeux! et cela quand il sait que la seule affection que j'aie en ce monde est à deux cents lieues d'ici!...

Les hommes sont lâches!...

Par GAVARNI. Gravé par BARESTE.





— Comment, ma petite, je viens de rencontrer ton mari avec M. Edouard !

— Eh bien ?

— Ah çà !... ils sont donc bien ensemble, à présent ?

— Parbleu !

— O Virginie ! je te reconnais bien là !

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.





— Entends-moi bien : demain matin, il ira t'engager à dîner ; si tu lui vois son parapluie, c'est qu'il n'aura pas sa stalle aux Français, alors tu n'accepteras pas ; s'il n'a pas de parapluie, tu viendras dîner.

— Mais (il faut penser à tout) s'il pleut demain matin ?...

— S'il pleut, il sera mouillé, voilà tout... Si je ne veux pas qu'il ait un parapluie, moi, il n'en aura pas !... Tu es donc bête ?...

Par Gavarni

Gravé par Bareste.





Le v'là !... ôte ton chapeau

Par Gavarni. Gravé par Soyer.





— Vraiment, dans ta position, tu as bien tort, ma chère petite, de laisser un vilain singe comme ça pendu sous tes yeux toute la journée...

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ça fait que le petit dernier de Caroline ressemble à Mosieu Coquardeau ; voilà ce que ça fait !... C'est bien gai pour une mère !

Par Gavarni

Gravé par Guillaumot





— Qu'est-ce que tu as?

— J'ai que je viens de rencontrer Jules avec madame Bouvier!...

— Eh bien! qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait!... C'est indécent.

— On te rencontre bien avec lui.

— C'est bien bête ce que tu dis là... au moins moi, on sait que c'est ton ami.

Par Gavarni. Gravé par Pobret et Blanadé.





Loulou !... Loulou, voilà midi qui sonne au salon, tu sais que tu as affaire !... et le salon va bien : c'est Mosieu Jules qui l'a arrangé hier.

Par GAVARNI. Gravé par LOISEAU.





Ah! c'est le jeune homme dont tu m'as parlé, madame Coquardy.... Vous voulez donc entrer dans le bâtiment, jeune homme?... Eh ben! mais... c'est très-bien... Faut faire monter un lit dans une chambre d'en haut, v'là tout.

Par Gavarni Gravé par Gusman.





Tu ne sais pas, mosieu Coquardeau, ce que ta fille a fait? La mâtine! n'a-t-elle pas jeté sa cathos dans le jardin de mosieu Alexandre (ce mosieu du rez-de-chaussée qui a cette barbe)... Il a eu la politesse de remonter la cathos à mademoiselle Nini. Il est fort honnête ce mosieu... c'est égal, il me déplairait.

Par Gavarni. Gravé par Deghouy



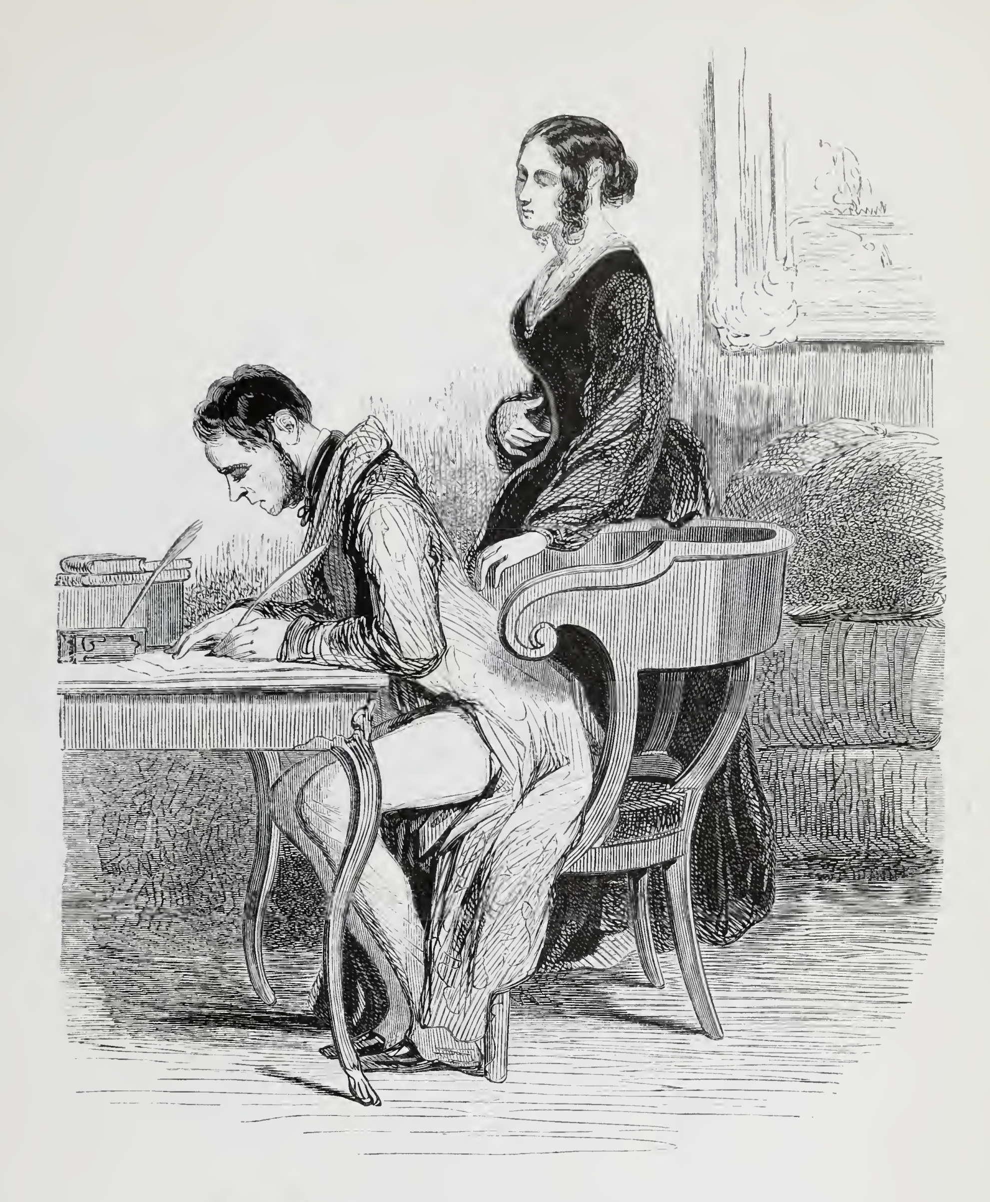


Allez au bal de l'Opéra avec madame de Coquardeau, allez, madame Prudhomme, j'y consens : il y a toujours dans la confiance, quelque aveugle qu'elle soit, une noblesse qui, songez-y bien, manquerait à la ruse.

Par Gavarni.

Gravé par Brugnot.





Mon cher Monsieur,

Caroline me charge de vous rappeler certain duo dont elle raffolle, et que vous lui avez promis. Vous seriez vraiment bien aimable de venir dîner avec elle aujourd'hui, et de lui apporter votre musique. Pour moi, je serai privé du plaisir de vous entendre, car je suis attendu à Versailles. Plaignez-moi, mon cher monsieur, et croyez-moi toujours votre bien affectionné.

COQUARDEAU.

Par Gavarni. Gravé par Budzilowich.





Voyons, mon cher Gustave, soyez le plus raisonnable... Il ne faut pas être comme ça pour un mot... Vous savez comment est ma femme... mais elle est bonne au fond, et nous avons vraiment beaucoup d'amitié pour vous... Voyons! venez ce soir... Allons, vous viendrez ce soir...

Par GAVARNI.	Gravé par VERDEIL.





— C'est égal, je trouve que le Parrain de la petite vient trop chez nous...

— Ces noisettes-là ne sont guère bonnes !

— Et ça fait jaser. . tu sais bien que ce n'est pas pour moi que je dis ça : tu me connais...

— Oh ! tu feras ce que tu voudras, mais tu passeras pour un homme sans caractère... En v'là encore une creuse.

Par GAVARNI Gravé par LAVIEILLE.





— Qu'est-ce que c'est que ce Mosieu qui sort d'ici ?

— Ah ! mon Dieu ! il ne t'a pas parlé ?.. C'est un Mosieu qui venait pour l'affaire d'Ancelin... et qui part ce soir... il t'a attendu plus de deux heures !... Mais comme tu as chaud, ma biche !

Par Gavarni. Gravé par Cottard.





« Au reçu de ce billet, montez à cheval : hâtez-vous ! cherchez sur l'avenue de Neuilly une citadine jaune, stores baissés, cheval gris, vieux cocher — 108 — une seule lanterne allumée...

« Suivez ! on arrêtera à la petite porte d'une maison de Sablonville ; un homme et une femme descendront. — Cet homme était mon amant — Et cette femme, c'est la vôtre ! »

Vicomtesse de ***.

Par Gavarni. Gravé par Regnault.





Ah! l'on vous menait au bois!... Ainsi donc vous alliez vous montrer publiquement avec ce... dissipé!... c'est cela! parce que vous n'aviez pas pensé que l'audience pouvait être remise à demain... épouse imprudente!... Tandis que moi, Just Coqoardeau, fidèle à l'auguste cause de la société, j'aurais obtenu de la vindicte publique l'exposition publique d'un malfaiteur, voilà donc ce à quoi j'aurais été moi-même exposé!!!

Par Gavarni Gravé par Bara et Gérard.





Se comporter ainsi avec un homme dont on est la mère de l'enfant !

Par Gavarni Gravé par Rouget.





Est-il, Dieu, permis d'avoir des pensées comme ça sur la mère de son petit Joseph?

Par Gavarni.

Gravé par Bara et Gérard.





Mais si un homme avait été pour moi ce que j'ai été pour toi, et que je lui aye fait ce que tu m'as fait !... Mais ! mais... mais je serais... honteuse !

Par GAVARNI. Gravé par BUDZILOWICZ.

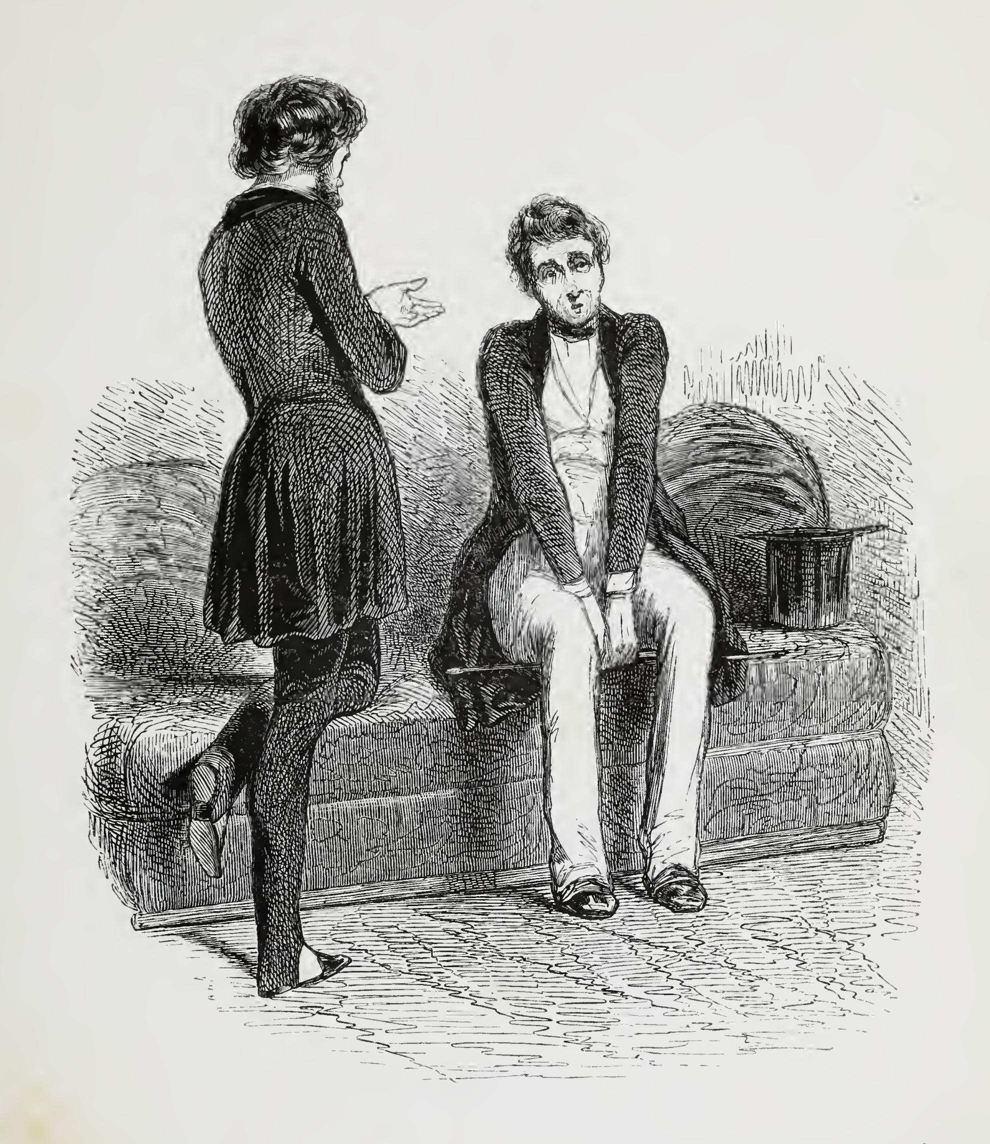




Voyons, Clara! voyons, Clara!!... eh bien! non, tu ne connais pas de petit jeune homme... Allons!... c'est moi qui ne suis qu'un imbécile avec mes bêtises... et tu auras ton châle de velours... Voyons, Clara! voyons.

Par Gavarni. Gravé par Porret et Blanadé.





— Une enfant ! une enfant, Mosieu, dont je me croyais, avant-hier encore, le premier et le seul amour !

— Si vous aviez été le premier, mon cher, vous n'auriez pas pu être le seul : faut être juste.

Par Gavarni Gravé par [illegible]





Mon aimable Amédée,

Ce soir, vers huit heures, à la Boule Rouge, en Citadine ; soyez attentif et ne faites pas attendre votre

Clara.

Mon Henri bien aimé,

Juge de mon désespoir ! j'ai un mal de gorge affreux, il me sera bien impossible de sortir ce soir. Il est même question de me poser vingt sangsues !!! Plains beaucoup et aime toujours ta

Clara.

Par Gavarni. Gravé par Lavieille





(Au premier Mosieu.) « Attendez-moi ce soir, de quatre à cinq heures, quai de l'Horloge du Palais.

Votre AUGUSTINE. »

(Au deuxième Mosieu.) « Ce soir, quai des Lunettes, entre quatre et cinq heures.

Votre AUGUSTINE. »

(Au troisième Mosieu.) « Quai des Morfondus, ce soir, de quatre heures à cinq.

Votre AUGUSTINE. »

(A un quatrième Mosieu.) « Je t'attends ce soir, à quatre heures.

Ton AUGUSTINE. »

Par GAVARNI. Gravé par FAUQUINON





Tu avais bien raison, ma femme, c'est bien plus joli par ici que par là-bas.,. Tiens!.,
mosieu Gustave!.. ah! bien, on peut dire que voilà une rencontre bizarre!

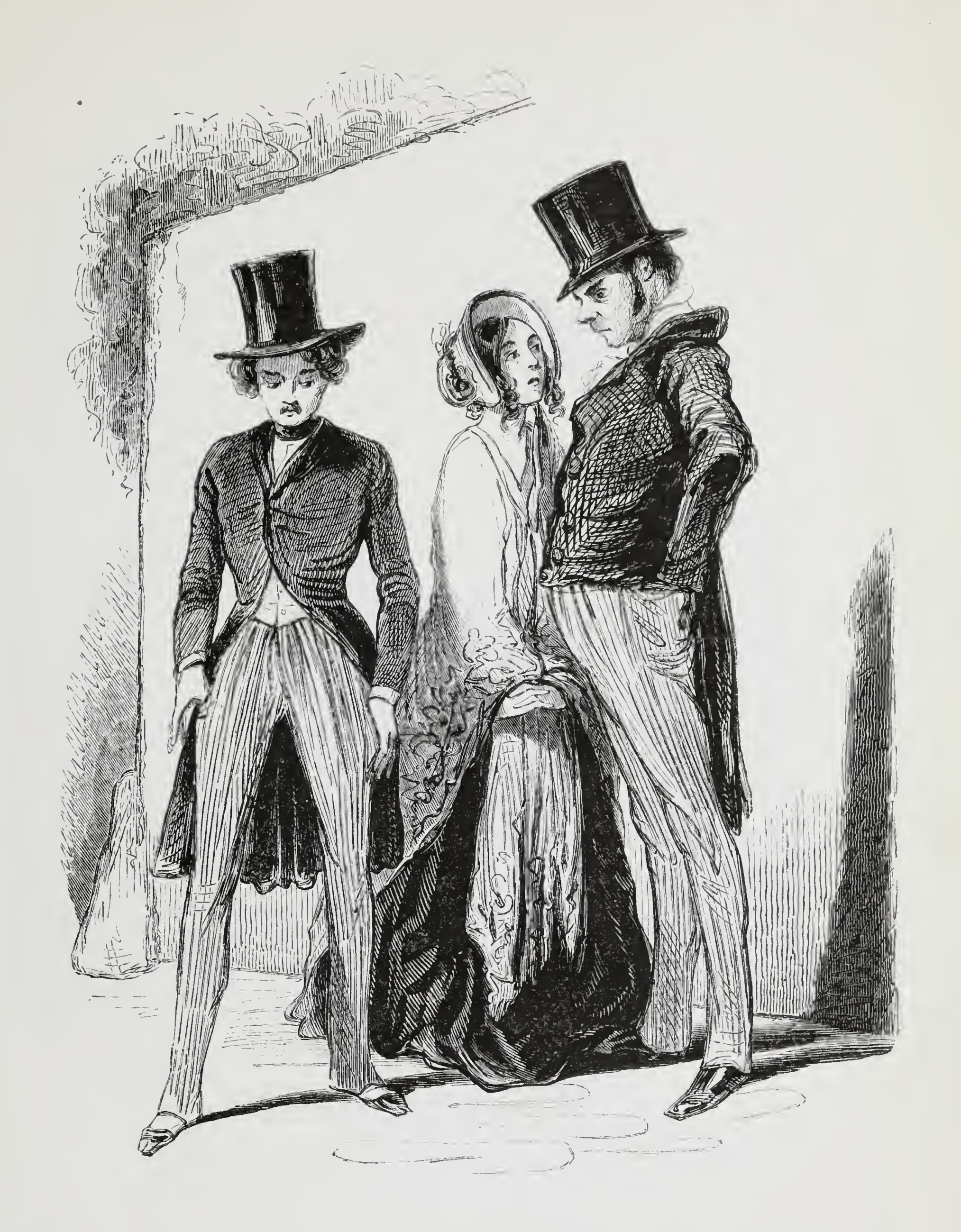
Par Gavarni. Gravé par Beaudouin





Vous reverrai-je ? — Allons... oui ! — Où ? — Ici. — Quand ? — Demain !... mais partez vite !... — Ange ! encore un mot : Vous êtes mariée ? — Parbleu !





Comment! tu me vois avec un mosieu que tu ne connais pas, et tu fais des bêtises inconvenantes comme ça!... et tu n'ôtes pas seulement ton chapeau!...

O Hippolyte! vous ne serez donc, toute votre vie, qu'un homme sans aucune espèce de formes?

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.





— Toi franche ! toi simple ! avoir de la confiance en toi !... toi !... Vois-tu? toi ! mais tu te moucherais de la main gauche rien que pour le plaisir de tromper ta main droite, si tu pouvais !

Par Gavarni. Gravé par Chevauchet





— Voilà deux fois que vous rentrez à minuit, cette semaine! Qu'est-ce que c'est que ce genre-là?

— Puisque je t'ai déjà dit que marraine était en couche...

— Mâtin! elle y met le temps, cette marraine-là.

Par Gavarni Gravé par Lavieille.





— Ce mosieu Ernest est assez bien...

— Ah! Dieu! tu trouves! Tu aimes donc les grandes barbes, toi?.. moi ça me dégoûte. Ah!





C'est bien drôle que ma femme devait dîner chez maman Coquardeau, et que je n'y trouve que les petits... C'est bien drôle !





— Mais, Docteur, vous vous trompez ! ça ne ferait que six mois et demi... que diable !

— Mon cher Coquardeau, la nature a des mystères qu'il n'est pas toujours donné à notre science d'approfondir...

Par Gavarni Gravé par Corbay.





— Voyons, Coquardin, que diable! il faut se faire une raison!... et d'ailleurs, en êtes-vous bien sûr?

— Sûr!... Ils sont à Saint-Cloud, à l'heure qu'il est, comme nous voilà ici...

— Hum!

Par Gavarni Gravé par Piaud.





— On aime donc un peu son bichon?

— Trop, mauvais sujet!

Par Gavarni Gravé par Brevière





— Non, Nini, je ne pourrai pas aller au bal de l'Opéra ce soir; tu prieras un de ces messieurs de t'accompagner.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

— Ta! ta! ta!... soupe au lait!... Voyons, Nini, soyez gentille; vous savez que vous avez envie d'un manchon...

Par Gavarni. Gravé par Coitard.





Que voulez-vous, j'irai tout seul... Satanée migraine! Tu souffres donc bien?... Pauvre chat!

Par Gavarni

Gravé par Rouget.





... Mon Dieu ! ça lui a pris hier au soir, après que Mossieu a été parti... mais à présent il y a du mieux... Madame repose... Ah ! nous avons eu joliment peur !

Par Gavarni. Gravé par Porret.





— Mais voyons ! si Paul et Henri s'entendent, il faudra que tu choisisses : lequel des deux garderas-tu ?

Celui qui me quittera.

Par Gavarni. Gravé par Gusman.





— O Henri ! Henri ! Mon Dieu, mon Dieu !... Sacrifiez-vous donc pour un ingrat comme ça !... ne plus le voir !... jamais !... Mais est-ce que ça va m'être possible, à moi, de ne plus voir mon Henri ?...

— Heureusement que ton Amédée te reste...

Par Gavarni.

Gravé par Regnault.





— Voilà un gros Loulou qui vient passer toute la journée avec sa biche, oui !
— Mais comment fait-il donc, cet homme-là, pour être gentil comme ça !

Par Gavarni. Gravé par Élosse.





Mais quelle est donc la femme qui ne serait pas heureuse et fière de vous appartenir, mon Jules?

Par Gavarni. Gravé par Guillaumot.





— Mais ! .. il me semble .. qu'on a... pipé ici !

— Hein ?... Ah ! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises, ça ne fait rien.

Par Gavarni. Gravé par Soyer.





Voyons ! Théodore ! nous ne sommes donc plus la Bichette à notre petite maman ?

Par Gavarni.

Gravé par Petit





A un monsieur Anatole qui attend dans un cabinet de la Poissonnerie.

D'un cabinet chez Pétron.

Monsieur,

Dans la pièce voisine de celle où je dîne ici avec mon épouse, une voix de femme s'adressant à de joyeux convives s'est écriée : « Et mon Anatole ingénu qui m'attend à la Poissonnerie ! » et après des rires indécents, la même voix a ajouté : « Attends, attends, mon petit ! » Je m'empresse, Monsieur, de vous donner avis de ce propos trop léger. Croyez à toute ma sympathie pour des chagrins bien touchants, quoiqu'ils soient, permettez-moi de le dire, souvent mérités dans des attachements illégitimes.

Général baron Coquardeau.

Par Gavarni. Gravé par Rouget.





Malheureuse ! tu feras la honte de ton sexe et le désespoir du mien !

Par Gavarni. Gravé par Grenand.



GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

CLICHY.



J. HETZEL.

1846

CLICHY.

Singulière prison que personne ne veut prendre au sérieux, — sauf le créancier qui paye toujours assez cher le droit d'y faire mettre un pauvre diable, et le débiteur qui n'en sort guère sans avoir payé le créancier.

On a fait tant de fois, et d'une si plaisante façon, le récit des bons tours échangés entre le débiteur et le garde du commerce ; on a si bien ri des lettres de change souscrites par les fils de famille à ces escompteurs facétieux dont la caisse renferme tant de chameaux vivants, de crocodiles empaillés, et si peu d'écus de bon aloi, que la prise de corps, escortée d'un garde du commerce loustic, et de trois gredins d'un effet toujours sûr dans le répertoire des théâtres de genre, ne semble plus qu'un moyen dramatique parfaitement trouvé pour préparer un heureux dénoûment de comédie. — On se représente assez généralement l'arrestation pour dettes sous l'aspect que voici : — Un jeune masque sort du bal de l'Opéra ; il est poliment accosté par un garde du commerce qui ôte son faux nez de carton, et prie le débardeur de vouloir bien le suivre en prison, sous le prétexte que le soleil est levé. — Les recors groupés à l'angle de la rue complètent le tableau.

Mais laissons de côté cette fiction poétique de faux débiteurs poursuivis par des créanciers de convention, arrêtés par des gardes du commerce plaisants comme M. Odry, et *serrés* plutôt qu'emprisonnés à Clichy, avec tous les égards et le vin de Champagne dus à leur rang.

Songeons à cet autre débiteur — commerçant, boutiquier, ouvrier même, — pauvre homme qui travaille et le jour et la nuit, qui nourrit de son labeur femme et enfants, et que son commerce, sa boutique, son métier, ne nourrissent pas. Le jour de l'échéance est venu, ce pauvre homme n'a pu payer. Toute sa fortune, toutes ses ressources ne lui laissaient peut-être pas de quoi acheter du pain. Alors on l'a saisi, *on l'a vendu*. La vente de ses meubles n'a pu couvrir la dette. La dette excède 200 francs. Aux termes de la loi, elle entraîne la prise de corps ; et dans la misérable chambre, dernier asile qui reste à cette triste famille, le pauvre homme, tremblant, sans som-

meil, attend le jour avec terreur, muet, et la sueur froide au visage, à côté de sa malheureuse femme tombée de lassitude, de ses enfants qui dorment pour oublier qu'ils ont faim. Le premier rayon de soleil, de ce bon soleil qui console les pauvres gens, vient de luire dans la mansarde. Soudain des coups violents ébranlent la porte. La femme épouvantée, les enfants tout hagards se lèvent en sursaut. A peine sont-ils vêtus de leurs lambeaux, que de gré ou de force la porte s'ouvre, et le garde du commerce, car c'est lui, le garde du commerce, pièces en main, avec le compte du capital, intérêts et frais, y compris les frais de l'arrestation, — c'est à leurs frais qu'on arrête les débiteurs, — demande au misérable père de famille s'il est prêt à payer ; et comme l'autre, brisé par l'émotion, sans voix, sans force, ne répond même pas, le garde du commerce, plus brutal et plus insolent, bien souvent, que ne le sont les gardes chiourmes avec les galériens, l'empoigne, l'arrache aux étreintes désespérées de la mère et des petits qui sanglotent; l'entraîne, la mort dans le cœur, le conduit à pied, presque comme un voleur, à la prison pour dettes, — et l'y jette plutôt qu'il ne l'y écroue, furieux qu'il est d'avoir fait une si mauvaise prise, et d'être obligé encore de consigner au greffe, pour les aliments, une somme que ce débiteur ne vaut pas!

Cependant les badauds qui montent le dimanche la longue rue qui conduit aux guinguettes de Batignolles ne manquent jamais de dire, en passant devant Clichy : — Ah ! les farceurs qui sont là dedans ! ...... ce sont ceux-là qui s'amusent ! —Voyons cette gaieté de près. — Tivoli n'est plus ! ce Tivoli si bien placé pour faire croire que la prison conduisait au jardin, ou le jardin à la prison. — Mais la prison étale toujours sa blanche façade. Au milieu d'un mur surmonté d'une corniche élégante s'ouvre la vaste porte cintrée qui conviendrait à l'hôtel d'une ambassade. — Au-dessus de la porte, il y a une inscription. Devant la porte, il y a un factionnaire. L'inscription explique le soldat. *Prison pour dettes*, dit l'enseigne. Le factionnaire n'est point un ornement, mais une précaution. C'est moins gai. Puis en s'approchant de la porte, on s'aperçoit qu'elle n'a pas été inventée pour donner passage aux gens. Cette porte est une fiction de l'architecte, mais la porte véritable se réduit à un petit guichet qui seul livre accès à travers les pierres de taille. —Le guichet mène au greffe, du greffe on tombe sur une grille , de la grille sur un geôlier. — C'est sans doute après la grille et le geôlier que la gaieté commence. Effectivement. Voilà beaucoup de bruit, beaucoup de

monde, des cris, des rires, et des arbres ! — La liberté vraiment. Une liberté intérieure qui commence à la grille, et finit au mur d'enceinte. — D'ailleurs la prison offre au détenu le confortable de la vie : le vin, le jeu... et même, dit-on, les belles... de dix à quatre heures. Les riches peuvent jouir de tout ce luxe. — Les pauvres vivent de la rente que leur fait leur créancier. On croira facilement que ceux-là vivent mal. — Mais enfin il y a des prisonniers heureux, et qui engraissent ! Ne croyez pas à cet embonpoint de prison, à cette fausse santé, que l'ennui crée. Attendez que ce prisonnier gras soit sorti, et après huit jours de liberté, regardez-le : cette obésité flasque s'est fondue. L'homme est redevenu maigre, mais il a des rides. En prison le bonheur vieillit. —Un autre éclate en transports joyeux ; amis, amies l'entourent chaque jour ; il boit, fume, médit de la liberté, rit de son créancier ; et, Dieu le lui pardonne ! il est fâché de ne pas devoir davantage ! — Pauvre jeune homme ! Quatre heures sonnent, le dernier ami s'en va, la femme qu'il aime le quitte ; et ce fier prisonnier resté seul — jaloux peut-être — se cache pour essuyer une larme. — Oh ! la liberté ! il faut l'avoir un instant perdue pour en connaître le prix. — Mais à côté de ces prisonniers bruyants qui font parade de tant de gaieté, — financiers qui achètent une fortune frauduleuse au prix d'une portion de leur vie, — à côté de ces fous, triples fous qui perdent le présent, escomptent l'avenir, et donnent, en attendant l'heure des héritages, leur liberté en payement à leurs Schyloks, faute de leur pouvoir donner un morceau de leur chair ; à côté de ces spéculateurs et de ces prodigues, voyez ces autres prisonniers tristes, solitaires, humiliés — des hommes d'honneur que des revers ont brisés, qui sortiront de cette prison discrédités, perdus... — des pères de famille qui savent la misère des leurs, qui savent que leurs femmes... que leurs filles... — d'autres enfin qui sont tombés là du milieu d'un luxe factice, d'une vie désordonnée ; qui ont le remords d'avoir ruiné femmes et enfants, et qui mourraient de désespoir, si cette pauvre femme qu'ils ont peut-être abreuvée de chagrins, si cette femme que vous voyez là, pâle et essayant de sourire dans sa tristesse, ne venait, suprême providence ! leur apporter sa tendresse douloureuse.

Maintenant, jugez quel philosophe c'est que ce Gavarni, qui change en gaieté si consolante le triste côté des choses.

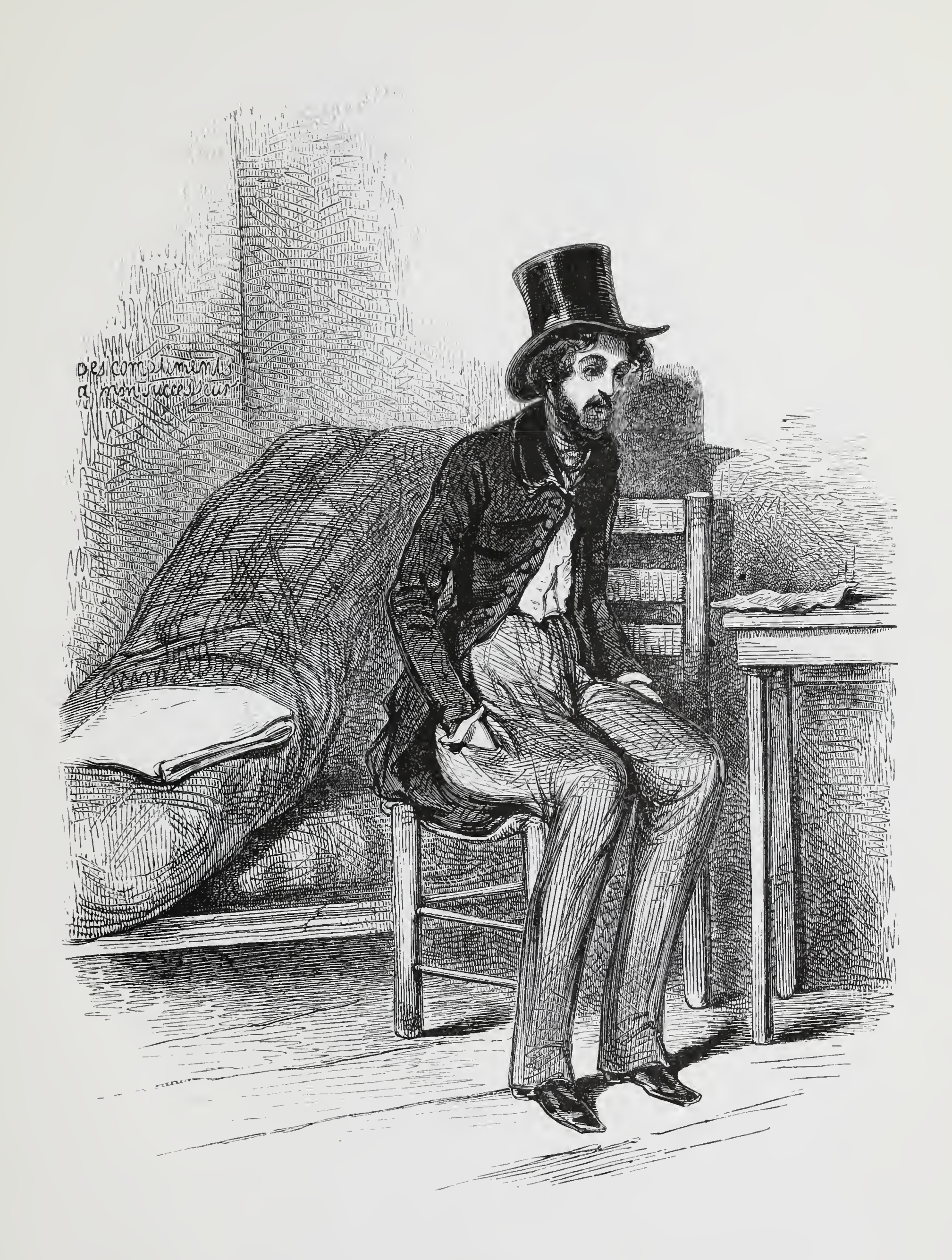
AUGUSTE LIREUX.



Le soleil est levé depuis vingt minutes, monsieur le baron !...

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.





Enfoncé !!!

Par Gavarni. Gravé par Soyer.





— Je viens déjeuner chez toi.

— Ah ! bon !

— Et dîner chez toi.

— Ah ! bah ! !

— Et coucher chez toi !

— Ah ! fichtre ! ! !

Par Gavarni. Gravé par Verdeil.





Ne donnez pas d'à-compte! voyez-vous, le créancier qu'on ne paye pas n'est qu'un créancier; le créancier qu'on paye est un tigre!

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.





— Dites donc, l'ancien, c'est aujourd'hui Dimanche.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Tiens ! (le Dimanche, on se fiche du garde du commerce) ça me fait que je pourrais aller me promener si je pouvais sortir.

Par Gavarni. Gravé par Pouret.





— Moi, j'ai signé pour cinq cents francs, et je n'en ai eu que trois cents, et encore en vin de Champagne... et on m'a repris le vin pour les frais...

— Ils auraient mieux fait de t'amener ici tout de suite, au moins nous aurions les fioles.

Par Gavarni.

Gravé par Chevauchet.





Petit homme, nous t'apportons ta casquette, ta pipe d'écume et ton Montaigne.

Par GAVARNI. Gravé par REGNAULT.





Le portrait du créancier.

Par GAVARNI. Gravé par CORBAY.

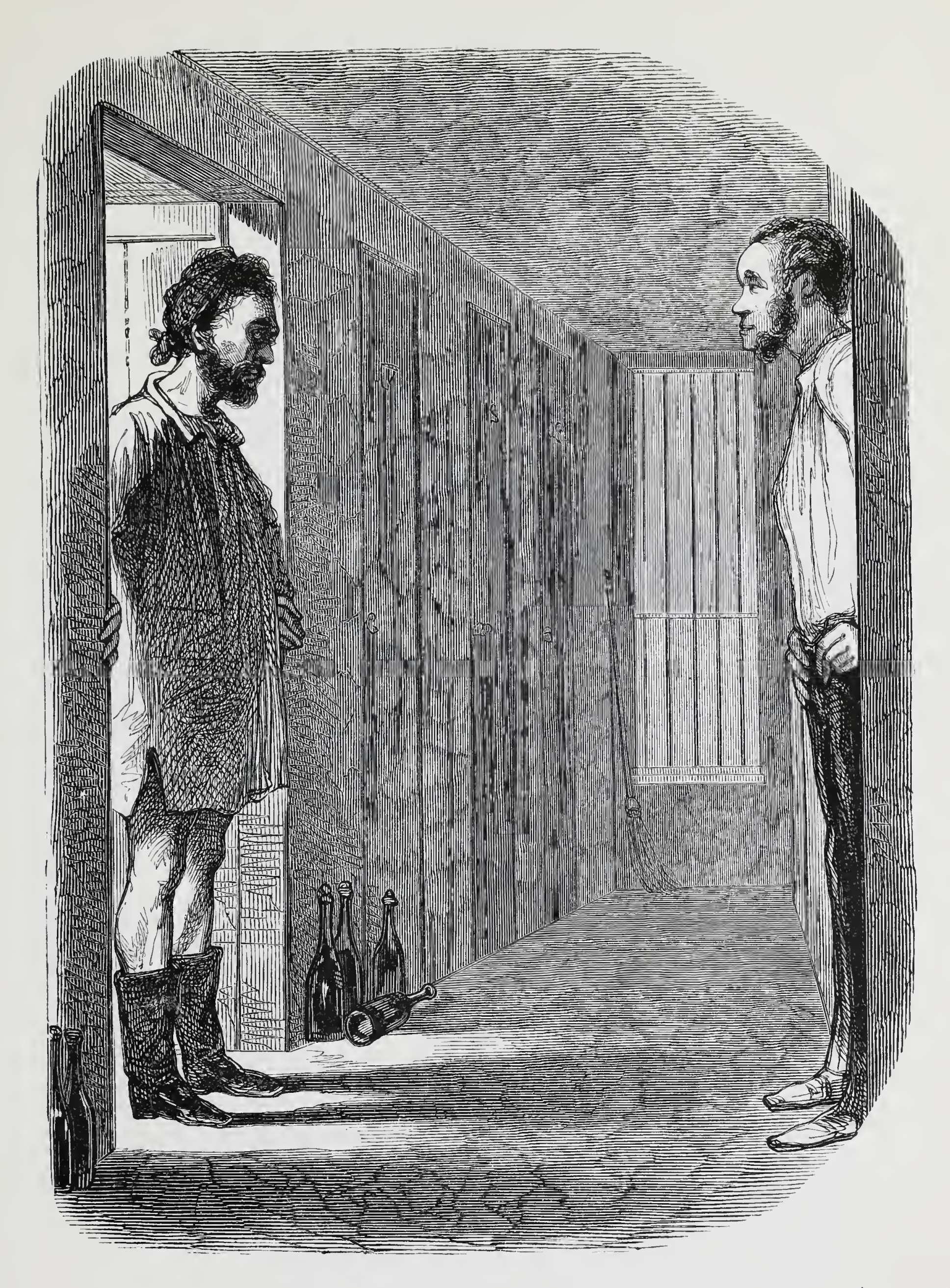




Enfin, à la fin, je l'ai tant mijoté, je l'ai tant mijoté, qu'il a dit : « Eh bien ! qu'il paye seulement les frais et j'accorderai du temps pour le reste. » Et encore il a dit : « Voyez-vous, Mademoiselle, c'est par considération pour vous. . » Le vieux gueux !... J'espère bien que quand tu sortiras, tu lui ficheras une pile soignée à celui-là !

Par Gavarni. Gravé par Brugnot.





— Dites donc, voisin, on a un peu boissonné chez vous, hier! ça allait rondement! Ça va bien, ce matin?

— Pas mal, et vous!

Par Gavarni. Gravé par Rouget.



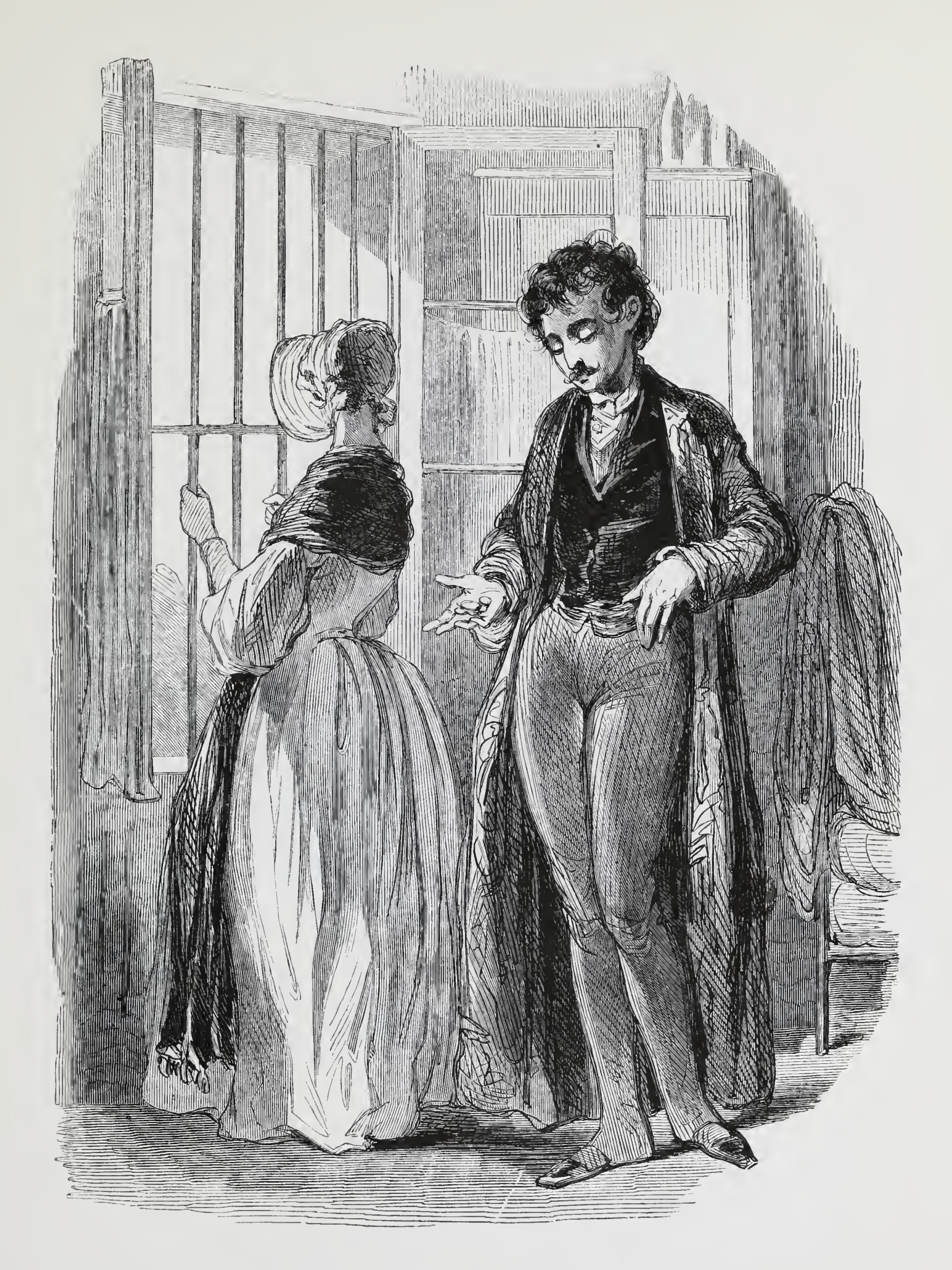


Aux Gardes du Commerce : Que le bon Dieu les patafiole !

Par Gavarni

Gravé par Leblanc.





Voyons! pour aller à Tivoli ce soir, il faudrait d'abord payer au greffe dix-huit mille cinq cents francs pour le capital, et onze cent vingt-neuf francs cinquante centimes de frais... et encore, non (je suis bête!). Tivoli coûte trois francs d'entrée, et je n'ai que quarante-deux sous.

Par Gavarni

Gravé par Caqué.





— Mais comment as-tu pu te laisser prendre comme ça?

— Demande aux canards sauvages comment ils se laissent prendre!... Il a tiré sur moi le 1er mars, on m'a ramassé le 5 avril : voilà comme ça se fait.

Par GAVARNI. Gravé par BARBANT.





Voilà un tilbury, Paméla, qui nous a menés, en moins de trois mois, de la rue Saint-Jacques à Clichy... Hein? le bon cheval!

Par Gavarni. Gravé par Loiseau.





Ici on ne peut pas faire de farces à sa Ninie : v'là ce qui vous chiffonne!

Par GAVARNI. Gravé par SOYER.





Entends tu, à Tivoli?... Il y en a deux, ici, des cavaliers seuls, et qui ne demanderaient pas mieux que de faire la chaîne des dames.

Par Gavarni. Gravé par Baulant





Vous le voyez, le chagrin ne m'aigrit pas! et je donnerai un conseil à mes créanciers, dans leur intérêt : s'ils veulent me tirer d'ici, qu'ils se hâtent, car on ne pourrait bientôt plus me passer par la porte.

Par Gavarni. Gravé par Brdzilowich.





— Sans le mur, cette boule-là irait loin.

— Et ton camarade aussi.

Par GAVARNI. Gravé par PIAUD.





« Au moins un Dieu sourit encore à la jeunesse
Et lui rend, en ce lieu, de ces jours qu'on lui prend.
Qui n'aurait pas pitié des beaux ans qu'elle y laisse ? »

Par Gavarni. Gravé par Porret.



GAVARNI.

ŒUVRES CHOISIES

PARIS LE SOIR.



J. HETZEL.

1846

PARIS LE SOIR.

Excepté quelques jours d'été et quelques après-midi d'automne, Paris, ville du nord, veut être vu poudré de neige ou à la lueur des flambeaux et du gaz; c'est son rouge. Le rouge lui sied bien comme à toute femme un peu mûre qui va au bal. Non-seulement Paris est beau la nuit, mais il a des heures d'une incroyable magnificence. Dès qu'il s'allume, de l'arc de l'Étoile aux piliers de la barrière du Trône, ses habitants semblent commencer à vivre. La misère des uns est alors moins choquante; la richesse des autres est plus douce à supporter. Il se fait un pacte, une trêve dans ce milieu sombre semé de lanternes et d'étoiles.

Que ne peut-il toujours faire nuit! se dit le restaurateur dont les portes de glaces s'ouvrent devant les étrangers qui affluent à Paris toute l'année.

Que ne peut-il faire toujours nuit! murmure le directeur de spectacle en voyant la foule assiéger les portes de son théâtre.

Que ne peut-il faire toujours nuit! répète en achevant sa toilette la jeune femme qu'attend le bal, qu'attend le plaisir, qu'attend... ou plutôt que n'attend pas son mari.

Que ne peut-il faire toujours nuit! dit aussi, dit surtout le voleur qui a mesuré dans la journée l'épaisseur du volet derrière lequel le bijoutier cache ses diamants et le changeur son or.

Mais qui donc n'aime pas la nuit à Paris? quelle profession ne s'y exerce pas avec plus d'avantages, quel goût n'y trouve pas plus aisément à se satisfaire, quelle peine, quelle douleur ne s'y voile pas plus facilement la nuit? Est-ce le jour que la grande dame peut renvoyer ses gens, monter dans un fiacre et aller Dieu sait où? Est-ce le jour que la grisette a la facilité de quitter son travail, de mettre des gants paille, des brodequins en satin turc, une robe de soie brodée pour aller danser chez Mabille ou au délicieux *Château-Rouge?*

Je ne sais pas pourquoi le jour existe à Paris; l'hiver particulièrement.

Que vient-il y faire? Éclairer? mais il n'éclaire pas. Il n'est qu'un prétexte d'économie pour le gaz. On fait semblant d'y voir par déférence envers un astre qui mûrit les melons. A Paris, il y a deux nuits; une qui a lieu pendant le jour, c'est la mauvaise; une qui a lieu pendant la nuit, c'est la véritable, celle dont nous parlons ici.

On vante beaucoup, on a chanté sur tous les tons la nuit à la campagne, la nuit au milieu de la mer. Je crois à cet enthousiasme, mais je ne le partage pas absolument; car, excepté les jours de pleine lune, je n'ai jamais vu à la mer pendant la nuit que quelques mètres d'eau et à la campagne que deux ou trois arbres contre lesquels je vais sans cesse me cogner? Paris, au contraire, ne se voit bien que la nuit, à la lueur de cent mille becs de gaz qui en font un vaste salon de sept lieues de tour.

C'est le soir que se déroulent les plus grands événements de la vie parisienne, ceux qui ont le plus d'influence sur la civilisation française. Entre huit heures et minuit se décide le sort d'un opéra d'Auber ou de Donizetti, d'Adam ou de Meyerbeer, œuvre de génie destinée à parcourir le monde entier, ou, travail mal venu; condamné à mourir dans la soirée. Dans le cycle de ces quatre ou cinq heures se produira la comédie qui planera sur les siècles et changera les mœurs de la nation ou la vengera comme *le Mariage de Figaro*. Si le commerce revendique le jour, la politique, comme les arts, ne s'inspire que la nuit. Il faut à cette politique chaude, ingénieuse, ardente, qui électrisera le lendemain des lecteurs trop faciles au découragement, il faut l'abri de la nuit après la tempête du jour. Tous les bruits dont le cerveau s'est rempli, toutes les émotions dont le cœur s'est enflé pendant le jour, ne se répandent bien au courant de la plume du journaliste qu'à la lueur échauffante des quinquets. Les meilleurs articles sont sans exception ceux qu'on rédige le soir; et une des principales raisons pour cela, c'est qu'ils sont aussi les plus courts.

La nuit porte en elle un caractère si exceptionnel dans nos mœurs françaises, que nul, pendant qu'elle règne, ne peut être arrêté pour dette. Les pouvoirs des gardes du commerce meurent au coucher du soleil, pour ne renaître qu'après l'aurore. C'est à cette sage limite imposée à la loi qu'on doit ces deux vers si fameux :

« Quand on fut toujours vertueux,
« On aime à voir lever l'aurore. »

On aime à la voir lever, parce que cet amour est alors sans danger, et l'on est vertueux parce qu'on n'a pas de contrainte par corps.

Le premier préfet de police doué de quelque génie n'obligera pas les marchands et les limonadiers à fermer leurs boutiques au moment le plus beau de la nuit, et où il serait le plus utile de les laisser ouvertes afin de décourager les voleurs, en général peu amis des lumières. La raison pour laquelle on les fait fermer n'est connue de personne. Du reste, à Londres et à Venise, pour ne citer que ces deux villes capitales, beaucoup d'établissements publics consacrés aux distractions de la nuit ne ferment jamais. Le citoyen poursuivi par un mauvais rêve peut, en s'éveillant à toute heure, aller jouer au domino avec une ombre de sa connaissance, ou au billard avec quelque fantôme de ses amis.

Un des artistes qui a su le mieux tout le parti qu'on peut tirer de la nuit est assurément M. Gavarni. Quel coin mystérieux a-t-il oublié? quel angle de boudoir habité par la paresse ou par l'amour n'a-t-il pas rendu sous son crayon qui écrit, qui parle et qui peint? Comme il sait bien nous montrer tous les caprices de la coquetterie du soir! La muse de minuit lui a dit ses plus jolies choses à l'oreille. Il est le Raphaël du soulier qui se détache du pied, de la natte de cheveux qui coule sur les épaules, du bras qui s'arrondit derrière la tête. S'il connaît toutes les séductions de la nuit, il en connaît aussi toutes les ruses, toutes les roueries et les mille et mille mystères. M. Gavarni écrirait sans doute comme il les peint les *Mémoires de la nuit*.

Quel pays spirituel sera celui qui consacrera le jour au sommeil et la nuit à veiller! Paris devrait donner l'exemple. Dès que le prétendu jour paraîtrait, on irait au lit, et à la première étoile, à la première lanterne, veux-je dire, on prendrait son café à la crème. Les libertins seuls se retireraient à midi. On abandonnerait le soleil à la province et à la campagne, puisqu'elles en ont contracté la mauvaise habitude.

Léon GOZLAN.



Souperont-ils ?

Par Gavarni. Gravé par Brezilowich.





— Vous voyez bien ce fashionable qu'entre là ?

— Oui !

— Savez-vous ce que c'est?

— Qu'est-ce que c'est?

— Rien du tout.

Par Gavarni. Gravé par Lavieille





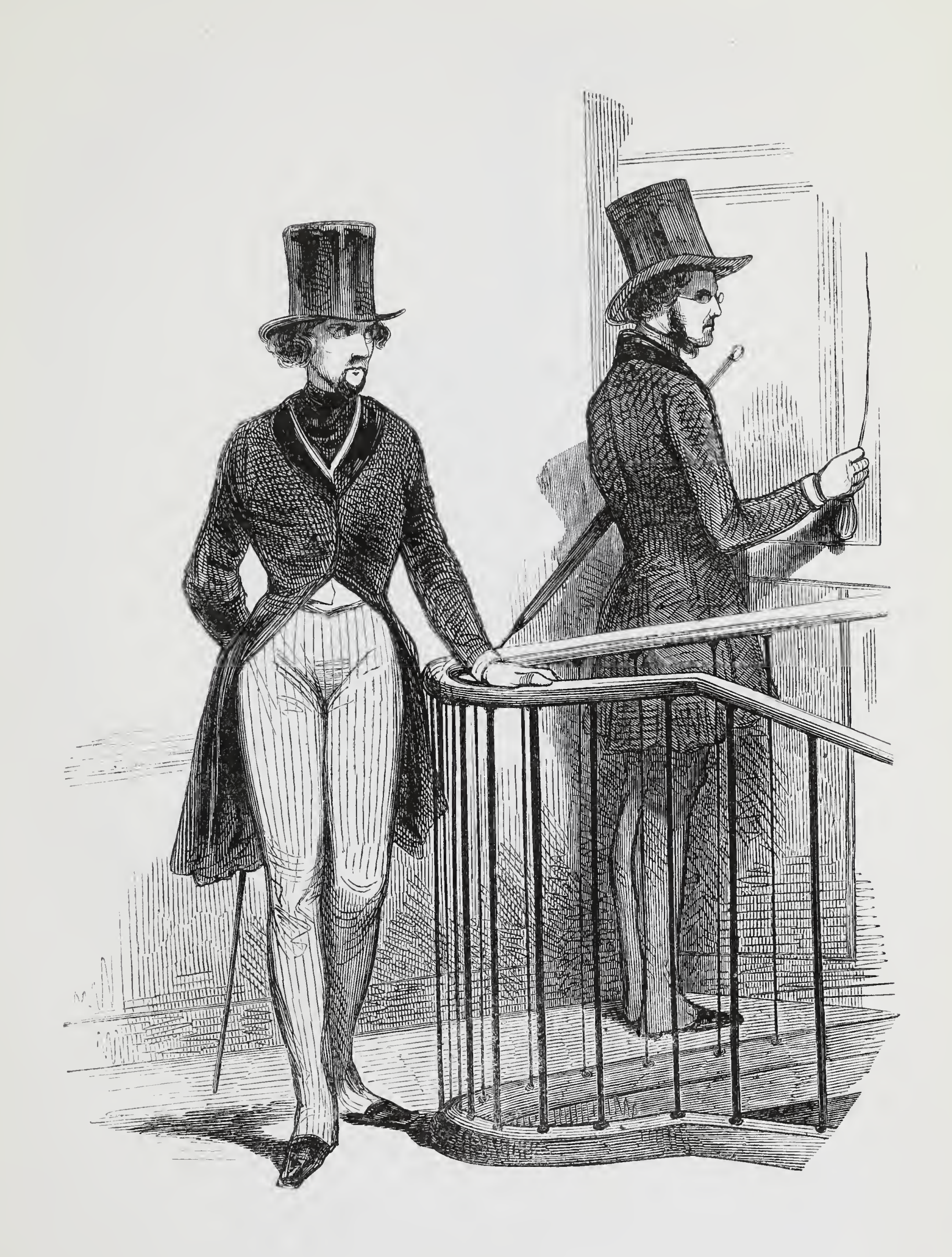
— Où qu' tu vas, Polyte?

— J' vas tremper un' soupe à ma femme... une faignante! que v'là trois jours qu'a travaille pas.

Par Gavarni.

Gravé par Lavieille





Deux soupçons.

Par GAVARNI

Gravé par VERDEIL.





Amanda !...... prête-moi ton tire-botte.

Par Gavarni.

Gravé par Lacoquery.





Mosieu le comte Onnesaitki !..
Mosieu le baron Grôs-Jean !...

Par Gavarni Gravé par Baulant





« Le plaisir rend l'âme si bonne ! »

(Béranger.)

Par Gavarni

Gravé par Petit





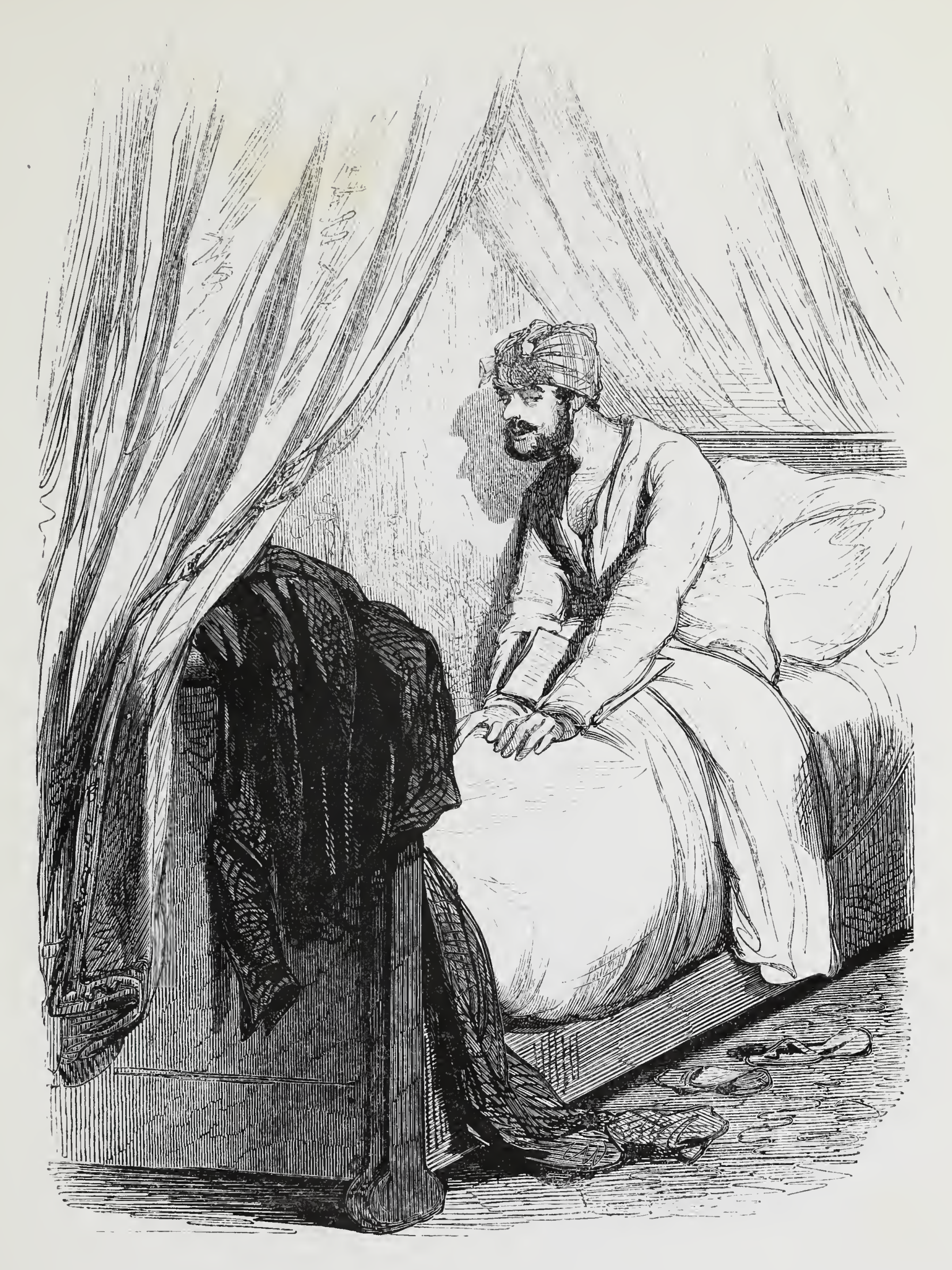
— J'ai demandé au sortir de Vêpres : j'ai rien eu.

— Moi où on danse : j'ai pas mal eu.

Par Gavarni

Gravé par Butzilowich





— Bonsoir, voisine ! — Bonsoir, voisin !
— Ça va toujours bien, voisine ? — Bien. Et vous, voisin ?
— Dites donc, voisine ? — Quoi, voisin ?
— Je vous aime toujours, voisine ! — Bonsoir, voisin !
— Bonsoir, voisine !

Par Gavarni. Gravé par Lavieille.





Comment, sapristi ! depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit pour aller de Saint-Leu au Père-Lachaise ! Voilà un camarade qui peut se vanter d'être bien enterré : vous y avez mis le temps !... Toutes ces machines-là, vois-tu, c'est de la boustifaille, et pas autre chose... des boustifailles, et pas autre chose !... pas autre chose !

Par Gavarni. Gravé par Soyer.

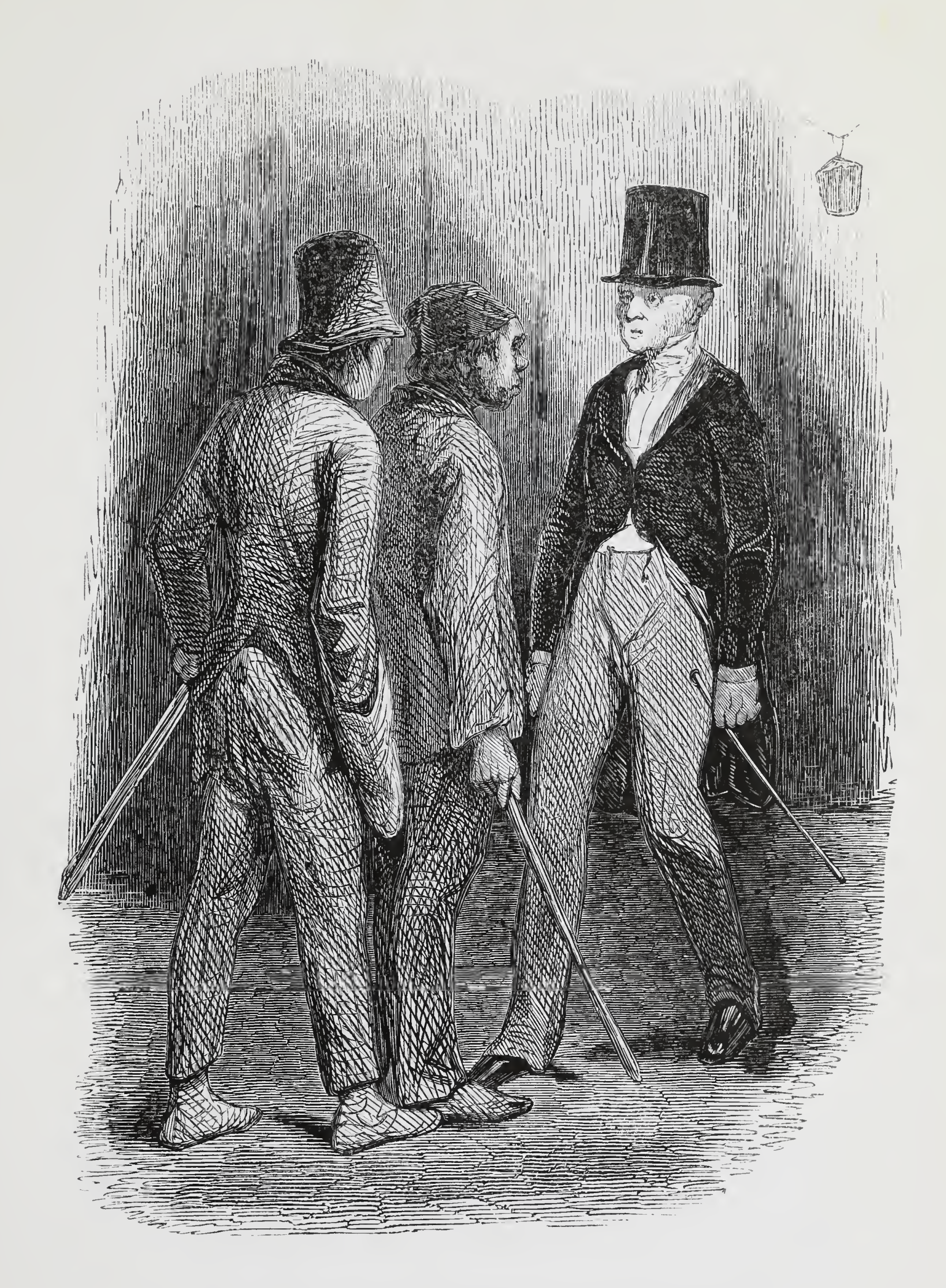




Ah ! par exemple ! voila qui est bizarre !... ce matin, j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette !

Par Gavarni — Gravé par Gauchard

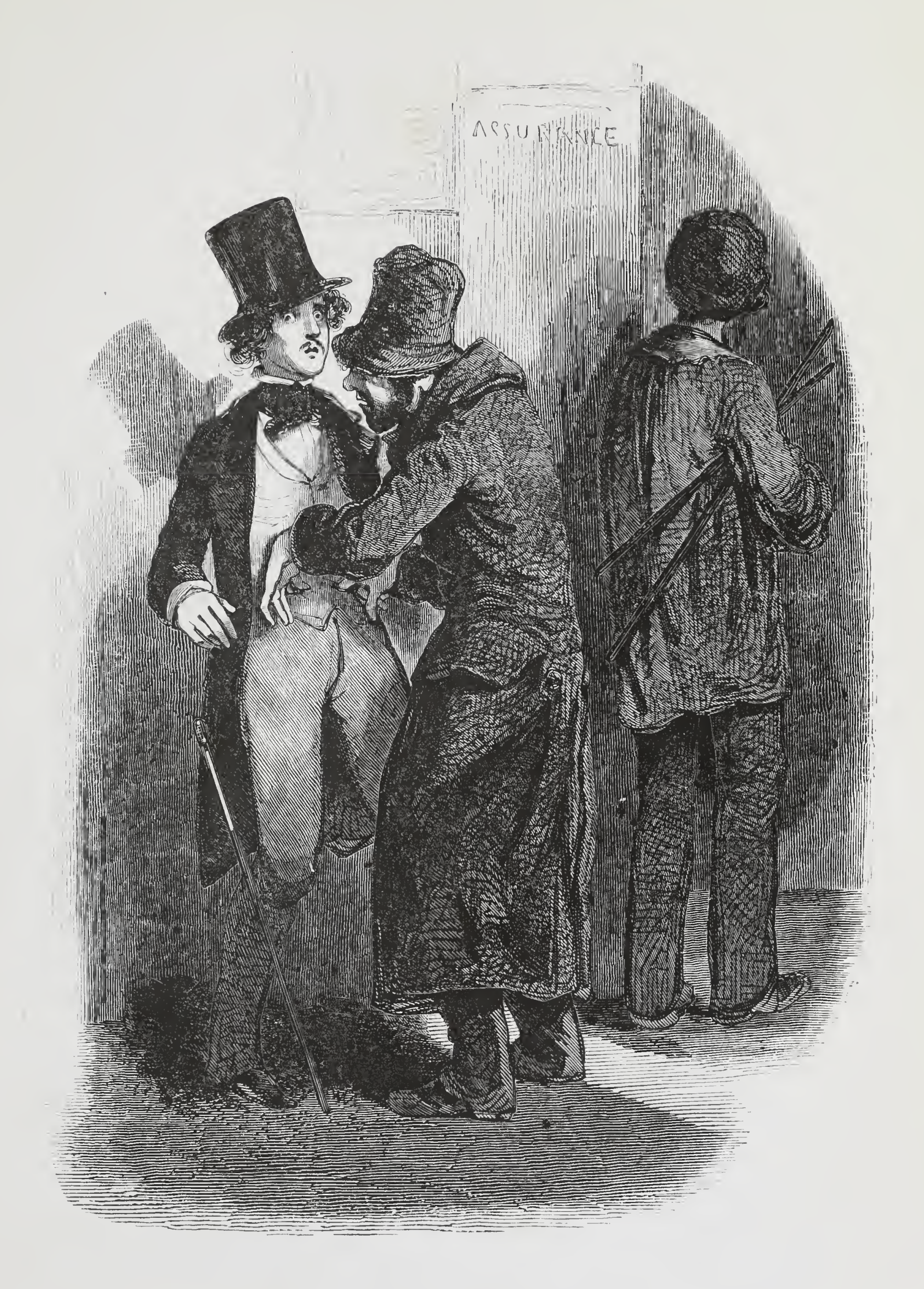




En v'là un bon p'tit bourgeois ben gentil ! qui va nous donner qué'qu' vieux monarqu' pour y boire à la santé... si c'est son idée à c't homme !... pas vrai, papa ?

Par Gavarni Gravé par Verdeil





Il y a pas gras!

Par Gavarni. Gravé par Bara et Gérard.



OEUVRES CHOISIES DE GAVARNI.

FOURBERIES DE FEMMES EN MATIÈRE DE SENTIMENT. — NOTICE PAR LAURENT-JAN.

CLICHY. — NOTICE PAR LIREUX.

PARIS LE SOIR. — NOTICE PAR LÉON GOZLAN.

Paris. — Typ. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

PUBLICATIONS DE J. HETZEL

DANS LE FORMAT IN-8° TOM POUCE, A 3 FR. LE VOLUME.

— NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS. —

Le Livre des Petits Enfants, alphabets, exercices, fables, maximes, etc.; orné de **90** vignettes par GÉRARD SÉGUIN, MEISSONIER, etc. 1 vol.

Nouvelles et seules véritables Aventures de Tom Pouce, par P.-J. STAHL; ornées de **150** vignettes par BERTALL. 1 vol.

La Bouillie de la Comtesse Berthe, par ALEXANDRE DUMAS; **150** vignettes par BERTALL. 1 vol.

Trésor-des-Fèves et Fleur-des-Pois, par CHARLES NODIER; **100** vignettes par TONY JOHANNOT. 1 vol.

Histoire d'un Casse-Noisette, par ALEXANDRE DUMAS; **220** vignettes par BERTALL. 2 vol.

La Mythologie de la Jeunesse, par L. BAUDET; **120** vignettes par GÉRARD SÉGUIN. 1 vol.

Aventures merveilleuses et touchantes du Prince Chènevis et de sa jeune Sœur, par L. GOZLAN; **100** vignettes par BERTALL. 1 vol.

Monsieur le Vent et Madame la Pluie, par PAUL DE MUSSET; **120** vignettes par M. GÉRARD SÉGUIN. 1 vol.

Vie de Polichinelle et ses nombreuses Aventures, avec un portrait du nez du Commissaire, son ennemi, et un fac-simile de la queue du Diable, par OCTAVE FEUILLET; **100** vignettes par BERTALL. 1 vol.

Histoire de la Mère Michel et de son Chat, par É. DE LABÉDOLLIERRE; **100** vignettes par LORENTZ. 1 vol.

Le Prince Coqueluche, son histoire intéressante et celle de son compagnon Moustafa, par ÉDOUARD OURLIAC; **100** vignettes par GÉRARD SÉGUIN. 1 vol.

Le Royaume des Roses, par ARSÈNE HOUSSAYE; vignettes par GÉRARD SÉGUIN. 1 vol.

PETIT TABLEAU DE PARIS. — MÊME FORMAT.

PARIS DANS L'EAU

Par EUGÈNE BRIFFAULT. 1 vol. in-8° anglais. — 120 vignettes par BERTALL. — 3 fr.

PARIS MARIÉ

PHILOSOPHIE DE LA VIE CONJUGALE

Par H. DE BALZAC, commentée par GAVARNI. — 1 vol. in-8° anglais. — 3 fr.

PARIS A TABLE

Par EUG. BRIFFAULT, illustré par BERTALL. — 1 vol. in-8° anglais. — 3 fr.

PARIS A L'ÉGLISE

(LES SEPT SACREMENTS.)

Texte et vignettes par HENRY MONNIER. — 1 vol. in-8° anglais. 3 fr.

PUBLICATIONS DE J. HETZEL

A L'USAGE DES GENS DU MONDE, DES JEUNES GENS ET DES JEUNES PERSONNES.

Le Diable à Paris (complet), **200** grands dessins par GAVARNI, **600** vignettes par BERTALL. 2 vol. grand in-8°. 32 fr.

Œuvres choisies de Gavarni. Première série : Les Enfants terribles, les Lorettes, Traduction en langue vulgaire, les Actrices. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.
— Deuxième série : Fourberies de Femmes, Clichy, Paris le soir. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

Les Animaux peints par eux-mêmes, 200 vignettes par GRANDVILLE. 2 vol. grand in-8°. 30 fr.

Histoire des Fançais, par TH. LAVALLÉE, **80** portraits sur acier. 2 vol. grand in-8°. 30 fr.

Voyage où il vous plaira, par MM. TONY JOHANNOT, ALFRED DE MUSSET et P.-J. STALL. 1 vol. grand in-8°. 12 fr.

Werther, par GOETHE, traduit par P. LEROUX, avec une préface par GEORGE SAND, **10** eaux-fortes par TONY JOHANNOT. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

Vicaire de Wakefield, par GOLDSMITH, traduit par CHARLES NODIER, **10** eaux-fortes par TONY JOHANNOT. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

Contes de Charles Nodier, 8 eaux-fortes par TONY JOHANNOT. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

Les Églises de Paris. 1 vol. grand in-8°. 10 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE FORMAT CHARPENTIER.

3 fr. 50 c. le volume.

Histoire parlementaire de la Révolution française, par BUCHEZ, 2e édition entièrement refondue par l'auteur, publiée en sept séries, savoir :

Histoire de l'Assemblée constituante. 5 vol.
Histoire de l'Assemblée législative. 4 vol.
Histoire des Girondins (Convention). 5 vol.
Histoire des Jacobins (Convention). 5 vol.
Histoire du Directoire. 2 vol.
Histoire du Cosulat. 1 vol.
Histoire de l'Empire. 2 vol.

La Chartreuse de Parme, par STENDHAL (H. BEYLE). 1 vol.

Henri Monnier, scènes populaires. 2 vol.

Quelques chapitres de la Vie et des Voyages du célèbre monsieur Boudin, par ALBERT AUBERT. 1 vol.

Sous presse : Les **Mémoires du Diable.**

Paris. — Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.










GAVARNI